

# Une nouvelle vision de l'homme

Julien BOUHARIS  
Marie H el ene DENOLLY



A la fin du 16<sup>ème</sup> siècle s'opèrent de grands changements. Les « grandes découvertes », à savoir la Route des Indes par Vasco de Gama et l'Amérique par Christophe Colomb modifient et agrandissent considérablement le monde connu. Plus important, la preuve matérielle de la théorie géocentriste est apportée par Galilée. Il faut se rendre compte de la véritable révolution qui s'opère dans les esprits de l'époque. La conception de la place de l'homme dans le Monde, et au sein même de l'Oeuvre de Dieu est considérablement remise en cause : l'homme n'est plus dans un écrin au centre de l'univers, mais bien sur une planète qui gravite autour d'un astre plus important encore. Or, les schémas de représentations de l'univers ont toujours subi une évolution extrêmement lente, d'abord avec les théories d'Aristote sur le monde sublunaire, puis avec la théorie des sphères de Macrobie au IV<sup>ème</sup> siècle. On ne peut qu'imaginer le bouleversement profond et le sentiment d'abandon que cette prise de conscience a suscité, ce que Freud appellera la “première grande humiliation de l'humanité”. D'autant plus qu'après l'enthousiasme humaniste de la Renaissance, la France, bouleversée par les horreurs perpétrées lors des guerres de religion – comme le massacre de la Saint-Barthélemy – et par la scission de l'Eglise, manque de repères et voit son optimisme en l'homme remis en question : on prend conscience que l'être humain est aussi capable du pire. Enfin, l'aspect inquiétant de l'athéisme, revendiqué par les libertins et par certains intellectuels, fait son apparition : une angoisse de la solitude ontologique de l'être commence à germer dans les esprits. Ces problématiques nouvelles convergent vers une nouvelle approche de la nature humaine, où l'homme est un être complexe, déchiré par des forces qui se contredisent, instable et inconstant. Cette image nourrira tous les courants de pensée jusqu'à nos jours, du romantisme à l'existentialisme. Il nous a donc paru intéressant de voir comment elles étaient formulées dans la poésie baroque, en sélectionnant des poèmes qui parlent de la nature de l'homme. Thème principal ou abordé en filigrane, optimiste ou pessimiste, les poètes baroques nous livrent leurs réflexions, leurs angoisses, leurs découvertes sur la nouvelle image de l'homme, un être complexe, inconstant, et voué à la mort.

Ainsi, Jean Auvray (environ 1580-1624) dans son poème « Hélas ! Qu'est-ce que de l'homme ? », remet en question la grandeur de l'homme. Il utilise une succession de métaphores liées à la mort, chacune contredisant l'autre par des épanorthoses successives, pour démontrer qu'il n'y a rien dans la nature qui soit assez léger pour rendre compte de la légèreté de l'homme. Il est

par ailleurs l'auteur d'écrits religieux, de satires et d'une tragi-comédie qui alternent entre piété, cynisme et obscénité. Il livre ici un exemple parfait de poème illustrant l'Inconstance noire, c'est à dire l'aspect négatif, le point de vue pessimiste sur l'inconstance du monde et de l'homme.

Au contraire, Pierre Motin (1566-1612), plus connu à son époque que Malherbe, dont il est le contemporain, dévoile dans « Inconstance » son projet ambitieux : ici, l'homme se fait nouveau créateur pour définir le monde et la nouvelle place de l'homme dans un environnement où les règles ont changé. Dans ce texte relativement laïque, l'auteur affiche un optimisme profond, marque de l'Inconstance blanche.

Le poème de Théodore Agrippa d'Aubigné (1551-1630), « Tout cela qui sent l'homme », est profondément marqué par l'Inconstance Noire dans son idée que l'homme n'est voué qu'à la mort. Il est lié au thème mis à la mode par le sonnet « Diane » de Desportes de l'amoureux devenu ermite. De plus, le décor s'identifiant au désir de mort du poète, le volonté de voir tout s'assombrir autour de soi est aussi une caractéristique majeure de la *disperata* italienne du 16ème (cf Serafino dall'Aquila). L'originalité de l'auteur, écrivain et poète baroque français protestant, favori d'Henri IV, est visible dans la violence, dans l'expression mouvementée et théâtrale que prend la hantise de la mort, notamment dans l'utilisation d'images concrètes et familières.

Enfin, chez Etienne Jodelle (1532-1573), plus connu en tant que membre de la Pléiade, auteur de « Je me trouve et me pers », l'homme est cette "impossible chimère" (Pascal), porteuse du meilleur comme du pire. Il exprime les tensions insoutenables et pourtant intrinsèques à la nature de l'homme.

## Hélas ! Qu'est ce que de l'homme... ? <sup>1</sup>

Hélas ! qu'est ce de l'homme orgueilleux et mutin<sup>2</sup>,  
Ce n'est qu'une vapeur qu'un petit vent emporte,  
Vapeur, non, une fleur qui éclore au matin,  
Vieillit sur le midy, puis au soir elle est morte.

Une fleur, mais plustost un torrent mene-bruit  
Qui rencontre bien-tost le gouffre où il se plonge ;  
Torrent non, c'est plustost le songe d'une nuit,  
Un songe non vraiment, mais c'est l'ombre d'un songe<sup>3</sup>.

Encor l'ombre demeure un moment arrêté,  
L'homme n'arreste rien en sa course legere ;  
Le songe quelquefois prédit la vérité,  
Nostre vie est tousjours trompeuse et mensongere.

Maint torrent s'entretient en son rapide cours,  
On ne void point tarir la source de son onde,  
Mais un homme estant mort, il est mort pour tousjours,  
Et ne marche jamais sur le plancher du monde.

Bien que morte est la fleur, la plante ne l'est pas,  
En une autre saison d'autres fleurs elle engendre ;  
Mais l'homme ayant franchy le sueil de son trespas,  
Les fleurs qu'il nous produit sont les vers et la cendre.

Aussi tost que du vent le bourasque est passé,  
La vapeur se rejoint estroitement serrée,  
Mais quand la pasle mort son dard nous a lancé,  
Nostre ame est pour long-temps de son corps separee.

---

<sup>1</sup> Le titre du poème n'est pas d'Auvray.

<sup>2</sup> Mutin : qui se révolte contre l'autorité légitime, porté à la révolte.

<sup>3</sup> L'ombre d'un songe : double niveau d'irréalité.

Qu'est-ce de l'homme donc qui tant est estimé,  
Ce n'est rien puis que rien si léger ne nous semble,  
Ou si c'est quelque chose il sera bien nommé  
Vapeur, fleur, torrent, songe, ombre, et rien tout ensemble ?<sup>4</sup>

JEAN AUVRAY (v.1580-v.1630).

*La Pourmenade de l'âme dévote*, 1633,  
Rouen.

---

<sup>4</sup> Ce qu'on peut noter dans un poème comme celui-ci ce sont surtout les motifs et leur affluence. D'abord « vapeur », « fleur », « torrent », « songe », « ombre » : toutes des images bibliques reprises par l'Inconstance noire comme ici mais aussi souvent retravaillées et privilégiées par les poètes de l'Inconstance blanche. Auvray s'en désole et décrédibilise une à une toutes ces images. L'instable est le signe d'un péché, d'une turpitude, et ces différentes métaphores sont dépréciées successivement par une série d'épanorthoses par l'auteur, qui les reprend à la fin de son poème en les associant à « un rien tout ensemble ».

## Inconstance

Je veux dans un tableau la nature pourtraire<sup>5</sup>,  
J'y peindrai la Fortune et le change ordinaire  
De tout ce qui se voit sous la voute des cieux,  
L'Amour y sera peint d'une forme nouvelle,  
Non pas comme de coutume avec une double aile,  
Je lui en donne autant qu'Argus<sup>6</sup> avait d'yeux.

L'on y verra la mer et les ondes émues,  
L'art avec ses éclairs, son tonnerre et ses nues,  
Le feu prompt et léger vers le ciel aspirant,  
Girouette, moulins, oiseaux de tous plumages,  
Papillons, cerfs, dauphins, et des conins<sup>7</sup> sauvages  
Qui perdent de leurs trous la mémoire en courant.

Des fantômes, des vents, des songes, des chimères,  
Sablons toujours mouvants, tourbillons et poussières  
Des pailles, des rameaux, et des feuilles des bois,  
Et si je le pouvais, j'y peindrais ma pensée,  
Mais elle est trop soudain de mon esprit passée,  
Car je ne pense plus à ce que je pensais.

Je veux qu'en ce tableau soit ma place arrêtée,  
Auprès de moi tirés Achelois<sup>8</sup> et Protée<sup>9</sup>,  
Faisant comme semblant de me céder la leur,  
Et lors si de mon coeur apparaît la figure,  
C'est trop peu de couleurs de toute la peinture,  
A peindre sa couleur qui n'a point de couleur.

---

<sup>5</sup> Faire la représentation.

<sup>6</sup> (Argos) : Géant de la mythologie grecque qui possède cent yeux.

<sup>7</sup> Lapins.

<sup>8</sup> Dieu fleuve, fils aîné du Titan Océan et de Thétis. Possède le pouvoir de se métamorphoser.

<sup>9</sup> Dieu marin qui possède le pouvoir de la métamorphose, il devient rapidement l'emblème du baroque. Il symbolise l'inconstance, le changement et tromperie

Si c'est un astre d'or qui me fait variable,  
J'aime de ses regards l'influence agréable,  
Et ne m'aimerais pas si j'étais autrement ;  
Mon esprit est léger, car ce n'est rien que flamme,  
Et si pour tout le monde il n'est qu'une seule âme,  
L'Ame de tout le monde est le seul mouvement.

Aussi n'est-ce que fable et que vaine parole  
De dire qu'il y ait je ne sais quel Eole<sup>10</sup>  
Qui enferme le vent et lui donne la loi ;  
Si dedans quelque lieu un tel esprit s'arrête,  
Ce n'est point autre part sinon que dans ma tête,  
Et les dieux n'ont point fait d'autre Eole que moi.

PIERRE MOTIN (1566-av.1614),

*Muses ralliées*, Paris, 1603

---

<sup>10</sup> Roi mortel ami des dieux à qui Zeus offrit la maîtrise des vents.

## Stance

[...]

Tout cela qui sent l'homme à mourir me convie,  
En ce qui est hideux je cherche mon confort :  
Fuyez de moi, plaisirs, heurs<sup>11</sup>, espérance et vie,  
Venez, maux et malheurs te désespoir et mort !

Je cherche les déserts, les roches égarées,  
Les forêts sans chemin, les chênes périssants,  
Mais je hais les forêts de leurs feuilles parées,  
Les séjours fréquentés, les chemins blanchissants.

Quel plaisir c'est de voir les vieilles haridelles<sup>12</sup>  
De qui les os mourants percent les vieilles peaux :  
Je meurs des oiseaux gais volant à tire d'ailes,  
Des courses de poulains et des sauts de chevreaux !

Heureux quand je rencontre une tête séchée,  
Un massacre de cerfs, quand j'oy les cris des faons ;  
Mais mon âme se meurt de dépit asséchée,  
Voyant la biche folle aux sauts de ses enfants.

J'aime à voir de beautés la branche déchargée,  
A fouler le feuillage étendu par l'effort  
D'automne, sans espoir leur couleur orangée<sup>13</sup>  
Me donne pour plaisir l'image de la mort.

---

<sup>11</sup> Heurs : rencontres avantageuses, bonheur.

<sup>12</sup> Haridelle : méchant cheval, soit qu'il ait le défaut de la taille ou de poids, soit de vigueur, de jeunesse. On le dit figurément d'une servante, ou autre personne faible.

<sup>13</sup> La couleur « orangée », confondue avec le « tanné », indique le désespoir dans la symbolique des couleurs. Ici comme dans le poème tout entier, l'univers s'identifie au poète, à son envie de mort. Le poète ici amant malheureux (qui hait le plaisir et la vie) imagine un décor de mort, le portrait de Diane dans un squelette (cf. Vers57), l'automne changée en « l'image de la mort ».

Cf. Ronsard, *Premier livre des Amours*, s. CCXV, 9-II :

Mon œil ne voit sur ta gaze rangé

Sinon du noir, sinon de l'orangé

Tristes tesmoins de ma longue souffrance.

Un éternel horreur, une nuit éternelle  
M'empêche de fuir et de sortir dehors :  
Que de l'air courroucé une guerre cruelle,  
Ainsi comme l'esprit, m'emprisonne le corps !

Jamais le clair soleil ne rayonne ma tête,  
Que le ciel impiteux me refuse son œil,  
S'il pleut qu'avec la pluie il crève de tempête,  
Avare du beau temps et jaloux du soleil.

Mon être soit hiver et les saisons troublées,  
De mes afflictions se sente l'univers,  
Et l'oubli ôte encore à mes peines doublées  
L'usage de mon luth et celui de mes vers

[...]

AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1551-1630).

*Le Printemps : L'Hécatombe à Diane et  
Les stances*

## Je me trouve et me pers... <sup>14</sup>

Je me trouve et me pers, je m'assure<sup>15</sup> et m'effroye  
En ma mort je revis, je vois sans penser voir  
Car tu as d'éclairer et d'obscurcir pouvoir  
Mais tout orage noir de rouge éclair flamboye

Mon front qui cache et montre avec tristesse, joye  
Le silence parlant, l'ignorance au sçavoir  
Tesmoignent mon hautain et mon humble devoir  
Tel est tout coeur, qu'espoir et désespoir guerroye.

Fier en ma honte, et plein de frisson chaleureux,  
Blamant, louant, fuyant, cherchant l'art amoureux,  
Demi-brut<sup>16</sup>, demi-dieu, je fuis devant ta face

Quand d'un oeil favorable et rigoureux je croy,  
Au retour tu me vois, moy las ! qui ne suis moy :  
O clair-voyant aveugle, ô Amour, flamme et glace !

ETIENNE JODELLE (1532-1573).

*Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris,  
N. Chesneau et M. Patisson, 1574.

---

<sup>14</sup> Du point de vue du style, ce poème est basé sur une série de parallélismes antithétiques et d'oxymores, exprimant ainsi toute la dualité en l'homme et la contradiction interne à sa nature.

<sup>15</sup> Me rassure.

<sup>16</sup> Imparfait.

## **Annexe 1 : Extrait « Des Cannibales », Montaigne**

*Dans la première moitié du XVIème siècle, en plein milieu des guerres de religion et de la découverte du nouveau monde, Montaigne pose un regard satirique sur sa société. Il critique ses mœurs comme celle de la colonisation croissante qui se met en place en Amérique et de l'ethnocentrisme européen. Grâce à sa thèse de la relativité des jugements il impose une nouvelle vision de l'Homme. Nous proposons un extrait tiré du livre I, chapitre XXXI intitulé « Des Cannibales », de ses Essais.*

« [...] or, je trouve, pour revenir à mon propos qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage dans cette nation...sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. [...] Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. [...] Leur langage, au demeurant, c'est un doux langage et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir.

Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait, être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses ! ».

Montaigne, « Des Cannibales », *Essais*,  
livre I, chap. 33 [langue en partie  
modernisée]

## **Annexe 2 : L'homme qui rit, Victor Hugo**

*L'homme qui rit est une œuvre foisonnante et polysémique, où Hugo nous donne à réfléchir sur la misère et sur le peuple, sur l'amour et sur le désir, aussi bien que sur le Mal. Il y met en place une esthétique de la laideur, de la difformité, mais aussi des nombreux paradoxes présents dans l'homme, ce que symbolise Gwynplaine, cet être au sourire ineffable mais à la souffrance continue. Ce texte montre comment les idées et l'esthétique baroque ont été brillamment reprises et développées par les romantiques, et ont été ici mises par Hugo au service de la cause sociale.*

« Je représente l'humanité telle que ses maîtres l'ont faite. L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain. On lui a déformé le droit, la justice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les yeux, les narines et les oreilles ; comme à moi, on lui a mis au cœur un cloaque de colère et de douleur, et sur la face un masque de contentement. Où s'était posé le doigt, de Dieu, s'est appuyée la griffe du roi. Monstrueuse superposition. Évêques, pairs et princes, le peuple c'est le souffrant profond qui rit à la surface. Mylords, je vous le dis, le peuple, c'est moi. Aujourd'hui vous l'opprimez, aujourd'hui vous me huez. Mais l'avenir, c'est le dégel sombre. Ce qui était pierre devient flot. L'apparence solide se change en submersion. Un craquement, et tout est dit. Il viendra une heure où une convulsion brisera votre oppression, où un rugissement répliquera à vos huées. (...) Tremblez. Les incorruptibles solutions approchent, les ongles coupés repoussent, les langues arrachées s'envolent, et deviennent des langues de feu éparées au vent des ténèbres, et hurlent dans l'infini ; ceux qui ont faim montrent leurs dents oisives, les paradis bâtis sur les enfers chancellent, on souffre, on souffre, on souffre, et ce qui est en haut penche, et ce qui est en bas s'entrouvre, l'ombre demande à devenir lumière, le damné discute l'écu, c'est le peuple qui vient, vous dis-je, c'est l'homme qui monte, c'est la fin qui commence, c'est la rouge aurore de la catastrophe, et voilà ce qu'il y a dans ce rire, dont vous riez ! »

Victor Hugo, *L'Homme qui rit* (1869).

### **Annexe 3 :** **La mort de la Vierge, Le Caravage**

*Le Caravage révolutionna la peinture du XVIIème siècle par son caractère naturaliste, son réalisme (cf. aussi la taille de ces toiles), son érotisme déroutant et la mise en place de sa technique du clair-obscur qui influença beaucoup de peintres après lui.*

*Il se consacra surtout à la peinture religieuse, où il instaure une rupture avec une représentation idéalisée des saints. Ce qui lui vaudra quelques refus, comme ici avec cette œuvre rejetée par le clergé pour des raisons de décence, car elle est jugée vulgaire et ignore l'Assomption. Il sera reproché au peintre l'aspect gonflé du corps de la Vierge, ses jambes découvertes et sa chair représentée nettement plus blanche que celle des autres personnages, véritable expression de la pâleur mortelle. En effet, ici Le Caravage suggère à peine une auréole en train de s'éteindre au dessus de Marie. Le peintre représente presque cette mort comme celle de n'importe quelle autre femme, sans glorification. Ce goût pour le morbide, le doute dans le divin et les effets de clair-obscur, cette dualité entre l'ombre et la lumière, sont des caractéristiques baroques. Par l'humanité qu'il donne aux saints, Le Caravage participe également à la Contre-réforme.*



*La mort de la Vierge*

**Michelangelo Merisi da Caravaggio (1571 – 1610) dit Le Caravage, 290 x 440, 1605.**